

Avant-propos

Jusqu'au milieu du XXe siècle, Marivaux a souvent été considéré comme faisant revivre dans son théâtre un monde enrubanné, échappé à «l'Embarquement pour Cythère» de Watteau, et le mot «marivaudage» a qualifié une façon de disséquer et de formuler les différentes phases de l'amour qui se cherche et se trouve. Les romans de Marivaux, quant à eux, échappaient à cette définition.

Mais qu'en est-il des *Journaux*? Question préliminaire : que faut-il entendre par *Journaux* ? Ce terme peut en effet faire confusion en référence aux journaux d'aujourd'hui, quotidiens ou hebdomadaires qui rendent compte presque au jour le jour des événements politiques, littéraires, scientifiques, sportifs, publicitaires et des faits divers. La presse quotidienne d'information ne date que de la fin du XVIIIe siècle : le *Journal de Paris*, le premier quotidien français parut en janvier 1777. Auparavant, il s'agissait de publications périodiques, régulières ou irrégulières, régionales ou nationales, contenant surtout des articles de critiques, de littérature et de sciences. Rappelons le *Journal des savants*, qui date de 1665 et le *Journal de Trévoux* de 1701. D'autres seront évoqués dans le chapitre 1 de cette étude. Cela, pour prévenir un lecteur non averti. Quand il s'agit des *Journaux* de Marivaux, le terme d'«écrits journalistiques», de «feuilles volantes», serait plus approprié. Souvent d'ailleurs, ce que

Marivaux rapporte et, à la différence de nos faits divers, sans lieu ni date, ébauchait, à partir d'un fait observé et réel, plutôt un roman qu'un fait rapporté. Mais comme dans nos journaux, Marivaux rend compte beaucoup plus de ce qui ne va pas que de ce qui va bien. Comme le dira La Harpe, on ne fait pas de bonne littérature avec de bons sentiments.

Aujourd'hui, grâce à l'édition par Frédéric Deloffre et Michel Gilot des *Journaux et Oeuvres diverses de Marivaux* (1988, première édition 1969), et grâce à la thèse de Michel Gilot, *Les Journaux de Marivaux : itinéraire moral et accomplissement esthétique* (1974), un nouvel aspect de Marivaux s'est offert à la critique et à la recherche.

Marivaux observe ses contemporains : son théâtre et ses romans s'intègrent dans le monde de la Régence et du début du «siècle des Lumières». Il appartient à la première génération de ce siècle, génération que V.L. Saulnier définissait comme «le sourire de la philosophie»⁽¹⁾. Dans ses écrits journalistiques, Marivaux rend compte de ses observations, non par le truchement des personnages de théâtre, interprétés par les Comédiens-Italiens et les Comédiens-Français, non, au jour le jour, comme le font les *Journaux intimes* ou les *Notes* de certains écrivains du XXe siècle, mais au gré des circonstances de son inspiration et sans rigidité.

¹ *La littérature française du siècle philosophique*, Paris, P.U.F., 1967, p. 16 (8e édition). Cité par André Tissier, dans *Les Fausses Confidences de Marivaux*, Paris, SEDES, 1976, p. 23. A. Tissier précise : Marivaux «n'est pas un "philosophe" au sens où l'entendront Diderot et Voltaire. Il n'a rien d'un "politique" préoccupé de réformer la société. (...) Marivaux est essentiellement un moraliste».

